

LES CLASSIQUES
POUR TOUS

CORNEILLE

LE MENTEUR



LIBRAIRIE HATIER

N° 21.

LES CLASSIQUES POUR TOUS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

- Balzac** : César Birotteau ; Le colonel Chabert ; le Cousin Pons ; Eugénie Grandet (2 vol.) ; Un épisode sous la Terreur ; Louis Lambert ; Le père Goriot ; La recherche de l'absolu (2 vol.) ; la Maison du Chat-qui-pelote.
- Banville (Th. de)** : Gringoire.
- Baudelaire** : Pages de critique ; Poèmes en prose ; Poésies choisies.
- Beaumarchais** : Le Barbier de Séville.
- Bellay (J. du)** : Œuvres choisies.
- Bernardin de Saint-Pierre** : Paul et Virginie.
- Boileau** : L'Art Poétique ; Épitres ; Le Lutrin ; Satires.
- Bossuet** : Trois oraisons funèbres ; Cinq Sermons ; Maximes et Réflexions sur la comédie ; Traité de la connaissance de Dieu.
- Bourdalone** : Sermons.
- Buffon** : Discours sur le style.
- Chanson de Roland (La)**.
- Chateaubriand** : Atala ; Les Martyrs (2 vol.) ; Mémoires d'Outre-Tombe (2 vol.).
- Chénier (André)** : Poésies choisies.
- Collé** : La partie de chasse de Henri IV.
- Comte** : Cours de philosophie positive.
- Gondillao** : Traité des Sensations.
- Gorneille** : Attila ; Le Cid ; Cinna ; Horace ; Mélite ; Le menteur ; Nicomède ; Polyucte.
- Gourier (P.-L.)** : Lettres d'Italie ; Pamphlets.
- Delavigne (Casimir)** : Louis XI.
- Desbordes-Valmore (Mme)** : Poésies choisies.
- Descartes** : Discours de la Méthode ; Méditations métaphysiques ; Principes de la philosophie (Livre I).
- Destouches** : Le Glorieux.
- Diderot, écrivain d'art** (2 vol.).
- Dumas père** : Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
- Fabliaux et Contes choisis du moyen âge**.
- Fabre d'Églantine** : Le Philinte de Molière.
- Faroe de Maître Pathelin (La)**.
- Fénelon** : L'Éducation des Filles ; Fables ; Lettre à l'Académie ; Dialogues des Morts ; Télémaque (2 vol.).
- Florian** : Fables choisies.
- Fontenelle** : Éloge des Savants.
- François de Sales (saint)** : Introduction à la vie dévote.
- Froissart** : Les Chroniques.
- Furetière** : Le Roman bourgeois.
- Gautier (Th.)** : Poésies choisies.
- Gérard de Nerval** : Poésies ; Prose.
- Girodet** : Écrits sur l'art.
- Goldoni** : Le Bourru bienfaisant — Extraits des Mémoires (1 vol.).
- Gresset** : Le Méchant.
- Joinville** : Histoire de saint Louis.
- Jouffroy** : Mélanges philosophiques.
- La Boétie** : De la Servitude volontaire.
- La Bruyère** : Caractères et Portraits.
- Lacordaire** : Extraits.
- La Fayette (Mme de)** : La Princesse de Clèves.
- La Fontaine** : Fables choisies (2 vol.).
- Lamartine** : Méditations poétiques ; Nouvelles méditations ; Harmonies (2 vol.) ; Graziella ; Histoire des Girondins (2 vol.) ; La mort de Socrate — Le chant du Saure (1 vol.) ; Voyage en Orient ; Chefs-d'œuvre poétiques ; Jocelyn (extraits) ; Cours familier de littérature.

Calend. 1307
CORNEILLE

LE MENTEUR

Extrait du THÉÂTRE CLASSIQUE

(Collection DES GRANGES).

PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, Rue d'Assas, VI^e

NOTICE SUR CORNEILLE

Né à Rouen, le 6 juin 1606, Pierre Corneille était fils d'un maître particulier des eaux et forêts. Après d'excellentes études au collège des jésuites de sa ville natale, il fit son droit et acheta une charge d'avocat à la Table de marbre du Palais. Rien ne semblait le destiner au théâtre, lorsqu'une petite aventure de société, à Rouen, lui inspira une comédie, intitulée *Mélie*, qui fut jouée avec succès à Paris, en 1629. — Corneille fit représenter, de 1633 à 1636, plusieurs comédies ; en 1635, sa première tragédie, *Médée* ; en 1636, il obtint un triomphe avec *le Cid*. Pour subvenir aux frais de son séjour à Paris, il s'était enrôlé, dès 1633, dans le groupe des *cinq auteurs* (dont le plus célèbre après lui est Rotrou) qui travaillèrent à versifier les pièces du cardinal de Richelieu ; mais, peu de temps avant *le Cid*, il se brouilla avec son illustre protecteur.

De 1636 à 1652, Corneille ne cesse de produire. Ce sont d'abord les quatre chefs-d'œuvre : *Le Cid* (1636), *Horace*, *Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643) ; la même année, *Pompée* et une comédie, *le Menteur*. — Il donne ensuite *Rodogune* (1644), *Héraclius* (1646), *Don Sanche d'Aragon* (1650), *Nicomède* (1651) ; toutes ces pièces obtiennent un grand succès.

Mais en 1652, la chute de *Pertharite* le blesse profondément ; et il renonce au théâtre. Retiré à Rouen, il ne s'occupe plus que de sa famille et il traduit en vers français l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cette retraite ne devait pas être définitive. Sur les instances du surintendant Fouquet, Corneille compose une tragédie d'*Œdipe*, qui est jouée en 1659 et que ses contemporains ont considérée comme un des chefs-d'œuvre du poète. Parmi les dix pièces qui suivirent, il faut signaler *Sertorius* (1662), *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670) et *Suréna* (1674). Aucune de ces tragédies, sauf *Sertorius*, ne fut accueillie avec faveur. D'ailleurs, depuis 1664, Corneille avait un rival redoutable en Racine. Après 1674 il cessa d'écrire.

Corneille semble avoir mené dans sa vieillesse une vie assez pénible ; il s'était appauvri pour doter ses deux fils officiers et ses deux filles ; il obtint une abbaye en 1678 pour son troisième fils Thomas (filleul de son frère *Thomas Corneille*, lui-même poète dramatique très applaudi). Sa pension lui était irrégulièrement payée, et l'on prétend même que Boileau aurait offert à Colbert d'abandonner sa propre pension en faveur de Corneille. Mais il ne faut pas accepter sans contrôle les légendes qui ont couru sur sa misère. Il mourut à Paris, en 1684, et fut enseveli dans l'église Saint-Roch.

Les contemporains ont tous été frappés (voyez La Bruyère, chap. ix) d'un contraste chez celui qu'ils appelaient le *bon-homme Corneille*, entre l'individu et son génie. Corneille avait l'aspect et les allures d'un bon bourgeois ; il était timide en société ; il lisait mal ses propres vers. Père de famille se ruinant pour ses enfants, marguillier de sa paroisse à Rouen, il est seulement grand par *l'esprit* « qu'il avait sublime », dit La Bruyère. Son Théâtre est, selon l'expression de Voltaire, « une école de grandeur d'âme », en ce sens qu'il exalte toujours la *volonté* triomphant de la sensibilité, dans la poursuite d'un devoir inexorable, — ce qui est proprement l'*héroïsme*.

Il n'est pas de langue plus *solide* que celle de Corneille ; son vocabulaire est riche et d'une singulière propriété. Son *style* est celui d'un *orateur* plutôt que d'un *poète*, en ce sens que ses personnages *raisonnent* sans cesse et se *répondent* avec autant de méthode que de subtilité. Mais ce style est aussi dramatique, parce que chaque réplique fait *avancer l'action* en développant les motifs des personnages et en provoquant des sentiments contraires. Enfin, même dans ses moins bonnes pièces, Corneille est un admirable versificateur : rien n'égale la vigueur et la souplesse du vers cornélien.

NOTICE SUR LE MENTEUR (1644)

1. Les Sources. — Corneille nous apprend lui-même dans son avis *Au lecteur* et dans son *Examen*, que *Le Menteur* est « en partie traduit, en partie imité de l'espagnol ». L'original est intitulé : *La Verdad sospechosa* ou *La Vérité suspecte*. Corneille l'avait d'abord attribuée à Lope de Véga ; il reconnut ensuite qu'elle était de Alarcon (mort en 1639). — L'intrigue, dans la pièce française, est restée toute espagnole. Ces sérénades et ces feux d'artifice sur l'eau, ces conversations du balcon à la rue, ce récit de *mariage forcé*, « la montre avec le pistolet », etc... tout cela est dans les traditions de Lope et de Calderon, comme les *reconnaissances* de Molière seront « italiennes ».

2. Originalité de Corneille. — Le poète français a un peu simplifié l'intrigue, et adouci le dénouement. On sait que Dorante, chez Corneille, a fait une erreur sur la personne de Clarice et de Lucrèce ; sous le nom de Lucrèce, il aimait Clarice, et c'est Clarice qu'il voulait épouser. Mais il est victime de cette erreur, et forcé d'épouser la véritable Lucrèce. — Or, chez Alarcon, ce mariage avec Lucrèce est une sorte de châtimement, qui fait la moralité de la pièce ; chez Corneille, qui veut laisser au spectateur l'impression d'une intrigue aimable, Dorante ne se sent aucun éloignement pour Lucrèce, et, à mesure que le dénouement approche, il commence à l'aimer. Au moment donc où l'identité réelle des deux jeunes filles lui est révélée, il se résout sans aucun regret à épouser Lucrèce. — Mais l'originalité de Corneille est surtout dans les *caractères* et dans le *style*.

Dorante, le *Menteur*, est plus jeune, plus étourdi, plus sympathique en un mot que le Don Garcia d'Alarcon. Le valet Cliton représente le bon sens narquois du peuple de Paris. Le père, Géronte, est d'une confiance loyale, bien éloignée du ridicule, et sa colère au V^e acte n'en est que plus éloquente. — Le style est celui de la conversation des « honnêtes gens ». Les valets et les servantes eux-mêmes y parlent avec naturel, sans grossièreté ni équivoques. — Bref, Corneille reprenait avec bonheur le ton qui faisait déjà l'originalité de ses premières comédies : *Mélie*, la *Galerie du Palais*, etc.

3. Influence du Menteur. — Par l'heureuse vivacité d'une intrigue tirée des caractères, par la délicate et spirituelle analyse d'un travers à la fois aimable et fâcheux, par le style *honnête* et piquant le *Menteur* est la première en date de nos grandes

comédies classiques. « Le *Menteur*, dit Voltaire, n'est qu'une traduction, mais, c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible en effet que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement. »

4. Succès de la pièce. — D'ailleurs, les contemporains de Corneille accueillirent avec la plus vive sympathie la comédie nouvelle ; et, depuis 1644, le *Menteur* n'a jamais quitté le répertoire. Le public actuel y prend encore grand plaisir, bien que la complication de l'intrigue dérouté un peu des spectateurs qui ne sont plus habitués, comme en 1644, au genre espagnol.

La *Suite du Menteur*, jouée l'année suivante, fait reparaitre les mêmes personnages, et contient quelques jolies scènes. Mais Dorante converti n'eut jamais le succès de l'aimable hâbleur qui savait si bien se tirer d'un mensonge par un autre.

ÉPITRE

MONSIEUR,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir ; j'ai fait le *Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et, après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvaient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet ; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée* ; ainsi quand je me suis résolu de repasser du héros que au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Véga, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre *Menteur*. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de la *Verdad sospechosa* ; et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était

permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour le *Cid*, où je me suis aidé de don Guillen de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux ; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis, monsieur, votre très humble serviteur.

CORNEILLE.

AU LECTEUR

Bien que cette comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Vega (1), je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné le *Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillen de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original ; mais comme j'ai entièrement dépaycé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapports entre l'espagnol et le français, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu (2) et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage ; et s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poème, si je n'étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non-seulement est le protecteur des

1. Tome XXII des comédies de Lope de Vega, où les éditeurs ont inséré à tort la *Verdad sospechosa* de Juan d'Alarcon. — 2. Dont il fait le nouveau revenu, c'est-à-dire dont il veut faire croire qu'il est récemment revenu. — On dit de même : faire le gentilhomme... etc... Faire, dans ces expressions, équivaut à feindre.

savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem (1), secrétaire des commandements de Monseigneur le prince d'Orange...

EXAMEN DU MENTEUR

PAR CORNEILLE.

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'ai faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Véga ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très-ingénieuse ; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte*, dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les vingt et quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrece à la fin, qui par là ne répond pas à la protase (2). L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, quand on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi, le père de Lucrece le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue ; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrece au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

1. Constantin Huyghens (1596-1687), seigneur de Zuylichem, était le père du célèbre astronome Huyghens ; Corneille lui a dédié *Don Sanche* (1650). — 2. La *protase* est la partie d'une œuvre dramatique où le sujet est exposé, et où l'action commence à se compliquer.

LE MENTEUR

ACTEURS

GÉRONTE, père de Dorante.
DORANTE, fils de Géronte.
ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.
PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.
CLARICE, maîtresse d'Alcippe.
LUCRÈCE, amie de Clarice.
ISABELLE, suivante de Clarice.
SABINE, femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, valet de Dorante.
LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris (1).

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DORANTE, CLITON

DORANTE

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries, 5
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du *Code*
On apprenne à se faire un visage à la mode. 10
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON

Ne craignez rien pour vous,
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris. 15
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

1. Le premier acte se passe aux Tuileries, le second dans la maison de Clarice, et les suivants à la place Royale. — 5. *Dedans*, pour *dans*, très usité à cette époque. Depuis Vaugelas, on distingue *dans*, préposition, de *dedans*, adverbe. — 14. *Bartole*, jurisconsulte italien, mort en 1356.

DORANTE

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
 Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
 Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
 Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir, 20
 Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,
 Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,
 Vous avez l'appétit ouvert de bon matin :
 D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville, 25
 Et vous vous-ennuyez déjà d'être inutile !
 Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
 Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !
 Je suis auprès de vous en fort bonne posture
 De passer pour un homme à donner tablature ; 30
 J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
 Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
 Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,
 Qu'on puisse visiter par divertissement, 35
 Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
 Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
 Et tenez celles-là trop indignes de vous
 Que le son d'un écu rend traitables à tous : 40
 Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
 Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,
 Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
 Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles : 45
 Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
 Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
 Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
 Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
 N'est pas incompatible avec un peu de vice. 50
 Vous en verrez ici de toutes les façons.
 Ne me demandez point cependant de leçons :
 Ou je me connais mal à voir votre visage,
 Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :

21. Comme, comment. — 29. Posture, situation. — 30. Tablature ensemble de signes employés pour écrire la musique, et d'un déchiffrement difficile. — 37. Mon sens, le sens de mes paroles. — 42. Où, chez lesquelles. — 46. Le jeu, la représentation d'une pièce de théâtre.

Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins 55
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse :
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers ;
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers. 60
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre : 65
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre.
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités :
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble. 70

CLITON

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs. 75
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix. 80
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise ;
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais pour venir au point que vous voulez savoir
Êtes-vous libéral ?

DORANTE

Je ne suis point avare. 85

CLITON

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare ;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. 90
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.

66. *Montre*, proprement : revue de troupes. — 81. *Se faire de mise*, affecter d'avoir des talents. — 82. *Autant comme*, pour *autant que*, était déjà archaïque. — 87. *À pour*. — 89-90. Vers devenus proverbes.

Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse,
 Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
 Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait 95
 Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
 Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;
 Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ; 100
 Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
 Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE

Penses-tu qu'il t'en dise ?

CLITON

Assez pour en mourir :

Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE

CLARICE, *faisant un faux pas, et comme se laissant choir.*
 Ay !

DORANTE, *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office 105
 Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;
 Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
 Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE

L'occasion ici fort peu vous favorise,
 Et ce faible bonheur ne veut pas qu'on le prise. 110

DORANTE

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard :
 Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;
 Et sa douceur mêlée avec cette amertume
 Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
 Puisque enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé, 115
 A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire,
 Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
 Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
 A posséder un bien sans l'avoir mérité. 120
 J'estime plus un don qu'une reconnaissance :
 Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;

Et le plus grand bonheur au mérite rendu
 Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
 La faveur qu'on mérite est toujours achetée ; 125
 L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée ;
 Et le bien où sans peine elle fait parvenir
 Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
 Obtenir par mérite une faveur si grande : 130
 J'en sais mieux le haut prix, et mon cœur amoureux,
 Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.
 On me l'a pu toujours dénier sans injure ;
 Et si, la recevant, ce cœur même en murmure,
 Il se plaint du malheur de ses félicités, 135
 Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
 Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
 Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
 Comme l'intention seule en forme le prix,
 Assez souvent sans elle on les joint au mépris. 140
 Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
 D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
 Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain
 Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle, 145
 Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
 Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
 Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;
 Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,
 Le temps donnera place à plus de sympathie. 150
 Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
 Du mépris de vos feux que j'avais ignorés.

SCÈNE III

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE,
 CLITON

DORANTE

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
 Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
 C'est-à-dire du moins depuis un an entier, 155
 Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;
 Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades :
 Vous n'avez que de moi reçu des sérénades,

126. *Heur*, bonheur. (Cf. *Le Cid*, v. 1035.) On dit encore : *heur et malheur*. —
 133. *Injure*, au sens du latin *injuria*, injustice. — 156. *Dedans*, pour *dans*, cf
 note du v. 5.

Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

160

CLARICE

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE

Et durant ces quatre ans

Il ne s'est fait combats ni sièges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire.
Mes faits par la gazette en tous lieux divulgués...

165

CLITON, *le tirant.*

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE

Tais toi.

CLITON

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE

Tais-toi, misérable.

CLITON

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable:
Vous en revintes hier.

170

DORANTE, *à Cliton.*

Te tairas-tu, maraud ?

(*A Clarice.*)

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrais encore un si noble exercice,
N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes :
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes
Je leur livrai mon âme ; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir.
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

175

180

167. *La gazette.* La Gazette de France, fondée par Théophraste Renaudot en 1637, relatait les combats, avec les noms de ceux qui s'y étaient distingués. — 171. *Hier* ne compte ici que pour une seule syllabe. — 18'. Dans tout ce couplet Dorante use de métaphores empruntées à la vie militaire ; il donne ainsi une certaine vraisemblance à son mensonge.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

185

CLARICE

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE

Quoi ! me priver sitôt de tout mon bien !

CLARICE

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

190

DORANTE

Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON

DORANTE

Suis-les, Cliton.

CLITON

J'en sais ce qu'on en peut savoir.

195

La langue du cocher a fait tout son devoir.

« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;
Elle loge à la Place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE

Quelle place ?

CLITON

Royale, et l'autre y loge aussi.

Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

200

DORANTE

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.

Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,

C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :

Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,

La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre

205

DORANTE

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos

N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

189. *Cajolée*, flattée : Corneille use de ce terme, aujourd'hui trivial, même dans la tragédie. — 206. L'emploi du subjonctif avec *je crois que* indique une nuance de doute dans l'esprit de Cliton.

CLITON

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
 Elle a des qualités au-dessus du vulgaire : 210
 C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ;
 Sans un petit miracle, il ne peut l'achever ;
 Et la nature souffre extrême violence
 Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
 Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ; 215
 Et quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis.
 Mais naturellement femme qui se peut taire
 A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire
 Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
 Je lui voudrais donner le prix de la beauté. 220
 C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
 Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;
 Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
 Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades. 225
 Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
 Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi ? sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir ?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle ?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique !

230

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui ?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

224. C'est Cliton qui a raison. Dorante prend Clarice pour Lucrèce ; et toute l'intrigue est fondée sur cette méprise. — 225. *Incantades*, folles. — 226. *Leur action*, leurs gestes. — 230. *Hier*, Cf. note du v. 171.

ALCIPPE

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

235

PHILISTE

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE

Mais de quoi parlez-vous ?

ALCIPPE

D'une galanterie.

DORANTE

D'amour ?

ALCIPPE

Je le présume.

DORANTE

Achevez, je vous prie,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

240

ALCIPPE

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE

Sur l'eau ?

ALCIPPE

Sur l'eau.

DORANTE

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE

Quelquefois.

DORANTE

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE

Hier au soir.

DORANTE

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir :
Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle ?

245

ALCIPPE

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE

Et la musique ?

ALCIPPE

Assez pour n'en rien dédaigner

DORANTE

Quelque collation a pu l'accompagner ?

On le dit.

ALCIPPE

DORANTE

Fort superbe ?

ALCIPPE

Et fort bien ordonnée.

DORANTE

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

250

ALCIPPE

Vous en riez !

DORANTE

Je ris de vous voir étonné

D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE

Vous ?

DORANTE

Moi-même.

ALCIPPE

Et déjà vous avez fait maîtresse ?

DORANTE

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse

Moi qui depuis un mois suis ici de retour.

255

Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour :

De nuit, *incognito*, je rends quelques visites ;

Ainsi...

CLITON, à Dorante, à l'oreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE

Tais-toi ; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON

J'enrage de me taire et d'entendre mentir !

260

PHILISTE, à Alcippe, tout bas.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre

Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.

J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster :

Les quatre contenaient quatre chœurs de musique

265

Capables de charmer le plus mélancolique.

Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;

Des flûtes au troisième ; au dernier, des hautbois,

Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies

Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.

270

Le cinquième était grand, tapissé tout exprès

De rameaux enlacés pour conserver le frais

265. Les quatre, quatre sur cinq. Cf. Horace, « Des trois, les deux sont morts... »

Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.

Je fis de ce bateau la salle du festin :

275

Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;

De cinq autres beautés la sienne fut suivie,

Et la collation fut aussitôt servie.

Je ne vous dirai point les différents apprêts,

Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets,

280

Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices

On servit douze plats et qu'on fit six services,

Cependant que les eaux, les rochers et les airs

Répondaient aux accents de nos quatre concerts.

Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,

285

S'élançant vers les cieus, ou droites, ou croisées,

Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux

D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux.

Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,

Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.

290

Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,

Dont le soleil jaloux avança le retour.

S'il eût pris notre avis, sa lumière importune

N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;

Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,

295

Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles :

Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux

Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

300

PHILISTE

Cependant l'ordre est rare et la dépense belle.

DORANTE

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :

Alors que le temps presse on n'a pas à choisir.

ALCIPPE

Adieu ; nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE

Faites état de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie !

305

PHILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie ;

288. Déluge de flamme et eaux forment une antithèse, et presque un jeu de mots. — 302. Se passer à... se contenter de. — 305. Faites état de moi, comptez sur moi, croyez-moi tout à votre disposition.

Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à *Phylliste*.

Le lieu s'accorde, et l'heure, et le reste n'est rien.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

CLITON

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;

310

Mais quand tu vois quelqu'un ne fais plus l'insolent.

CLITON

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE

Où me vois-tu rêver ?

CLITON

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître ou nomme menteries :

Je parle avec respect.

DORANTE

Pauvre esprit !

CLITON

Je le perds 315

Quand je vous oy parler de guerre et de concerts.

Vous voyez sans péril nos batailles dernières,

Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.

Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE

J'en montre plus de flamme et j'en fais mieux ma cour. 320

CLITON

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE

O le beau compliment à charmer une dame,

De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés

Un cœur nouveau venu des universités :

Si vous avez besoin de lois et de rubriques,

325

Je sais le code entier avec les *Authentiques*

Le *Digeste* nouveau, le vieux, l'*Infortiat*,

Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! »

310. *Ou te taire...* On répéterait aujourd'hui de après *ou*. — 316. *Je vous oy*. Je vous entends. *Oy* est la première personne singulier du présent de l'indicatif du verbe *ouïr* (latin *audire*). Certaines éditions modernes portent *ois*, orthographe que Corneille n'a pas employée. Sur l'absence de l's, cf., la note, du v. 499. — 325. *Rubriques*, on appelait ainsi les titres des livres et des chapitres, parce qu'ils étaient imprimés en rouge (latin *ruber*). — 326. *Authentiques*, extraits des *Novelles* de Justinien. — 327. Le *Digeste* de Justinien était divisé en trois parties : le nouveau, l'ancien, et l'*Infortiat* (Cf. BOILEAU, *Lutrin*. Ch. v. 208). — 328. Noms de quatre jurisconsultes italiens, qui ont vécu entre le XIII^e et le XVI^e siècle.

Qu'un si riche discours nous rend considérables !
 Qu'on amollit par là de cœurs inexorables ! 330
 Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
 On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
 Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ;
 A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
 Étaler force mots qu'elles n'entendent pas, 335
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas ;
 Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares...
 Plus ils blessent l'oreille et plus ils semblent rares ;
 Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés.
 Vedette, contrescarpe et travaux avancés : 340
 Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne ;
 On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne ;
 Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
 Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON

A qui veut vous ouïr vous en faites bien croire ; 345
 Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès,
 Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence. 350
 Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
 Mais parlons du festin. Urgande et Mélusine
 N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;
 Vous allez au delà de leurs enchantements : 355
 Vous seriez un grand maître à faire des romans :
 Ayant si bien en main le festin et la guerre,
 Vos gens en moins de rien courraient toute la terre ;
 Et ce serait pour vous des travaux fort légers
 Que d'y mêler partout la pompe et les dangers. 360

333. *Grimace*, jeu de physionomie, tenue. Cf. MONTÈRE. « Cependant sa grimace est partout bienvenue. » (*Misanthrope*, v. 137). Le mot a aujourd'hui un sens plus étroit et plus défavorable. — 336. *Lamboy, Jean de Vert, Galas*, sont trois généraux de l'Empereur Ferdinand III, pendant la dernière période de la guerre de Trente ans ; ils furent faits prisonniers en 1638. — 337. *De qui*, nous dirions : *dont*, parce que nous ne faisons plus rapporter *qui* à un nom de chose ; mais cette construction est fréquente chez Corneille. (Cf. *Cinna*, v. 1700.) — 342. *Bayes* ou *baies*, tromperies ; même racine que le verbe *bailler*, donner. Ici *bayes* compte pour deux syllabes. — 345. *Ouïr*, entendre. — 348. *Succès a*, au xvii^e siècle, le sens général d'*issue*. — 352. *Urgande et Mélusine*, noms de fées bienfaisantes, dans des romans de chevalerie du xv^e siècle. — 357. *Avant... en main*, métaphore tirée de l'équitation.

Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire 365
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors,
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues. 370

DORANTE

N'en prends point de souci. Mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE

CLARICE

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ; 375
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant, 380
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce serait trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice : 385
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.

370. *Intrigues*, embarras ; forme archaïque de *intrigue*, de la même racine que *inextricable*, (latin *intricare*, embarrasser). — 373. *A me suivre*, en me suivant. — 375. Le *Menteur* ne peut se jouer dans un seul décor. Au 1^{er} acte, on est aux Tuileries ; au second acte, dans la maison de Clarice ; aux actes III, IV et V, sur la place Royale. — 386. *La même justice* pour la *justice même* (Cf. *Le Cid*, v. 399. Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu.)

Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
 Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître, 390
 Examiner sa taille, et sa mine, et son air.
 Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
 Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;
 Et, si l'on pouvait croire un père à sa parole,
 Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui 395
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
 Mais vous en jugerez après la voix publique.
 Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique,
 Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix : 400
 Je l'attendrai, monsieur, avec impatience,
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II

CLARICE, ISABELLE

ISABELLE

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
 J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence ; 405
 Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?
 Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs ;
 Les visages souvent sont de doux imposteurs :
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces,
 Et que de beaux semblants cachent des âmes basses ! 410
 Les yeux en ce grand choix ont la première part ;
 Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
 Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire :
 Mais sans leur obéir, il doit les satisfaire,
 En croire leur refus, et non pas leur aveu, 415
 Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
 Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
 Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
 Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
 Le contraire au contraire, et le mort au vivant ; 420
 Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
 Avant que d'accepter, je voudrais le connaître,

Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE

Alcippe, le sachant, en deviendrait jaloux.

ISABELLE

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ? 425

CLARICE

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son père venait, serait exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et diffère ;
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ; 430
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts,
Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix, 435
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte.
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver. 440

ISABELLE

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement
Il me faudrait en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que mon hyménée 445
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien :
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde, 450
Lucrece est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;
Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ; 455
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrece.

423. Construction fréquente chez Corneille (Cf. *Polyeucte*, v. 788). — 432. *Bonhomme*, vieillard. — 440. *A.* dans le sens de *pour*. (Cf. *Le Cid*, v. 434.)

CLARICE

L'invention est belle, et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

460

ISABELLE

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE

Ah, bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

465

ISABELLE

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III

CLARICE, ALCIPPE

ALCIPPE

Ah ! Clarice ! ah ! Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE, *à part, le premier vers.*

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?

470

Alcippe, qu'avez-vous ? Qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE

Ce que j'ai, déloyale ! et peux-tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience, elle devrait t'apprendre...

CLARICE

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE

Ton père va descendre, âme double et sans foi !

475

Confesse que tu n'as un père que pour moi.

La nuit, sur la rivière...

CLARICE

Eh bien ! sur la rivière ?

La nuit ! quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE

Après ?

ALCIPPE

Quoi ! sans rougir ?...

466. Embarrasse. Ce mot est beaucoup plus fort au XVII^e siècle que de nos jours. (Cf. *gêne, chagrin, ennui*.)

CLARICE

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots ? 480

CLARICE

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE

Tu peux donc les ouïr, et demander le reste ?

Ne saurais-tu rougir si je ne te dis tout ?

CLARICE

Quoi, tout ?

ALCIPPE

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre ! 485

ALCIPPE

Quand je te veux parler, ton père va descendre,

Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !

Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE

Alcippe, êtes-vous fol ?

ALCIPPE

Je n'ai plus lieu de l'être,

A présent que le ciel me fait te mieux connaître. 490

Oui, pour passer la nuit en danses et festin,

Être avec ton galant du soir jusqu'au matin

(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret : 495

Choisis une autre fois un amant plus discret ;

Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE

Qui, lui-même ?

ALCIPPE

Dorante.

CLARICE

Dorante !

ALCIPPE

Continue, et fais bien l'ignorante.

485. *Je meure...* Que je meure... si. — 488. *Galant*, ici celui qui fait la cour.
 — 498. *Dorante* ! Clarice ignore encore le nom du gentilhomme qui lui a parlé
 aux Tuilleries.

CLARICE

Si je le vis jamais, et si je le connoi !...

ALCIPPE

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi ?

500

Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,

La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien.

ALCIPPE

Cette vieille amitié faisait votre entretien ?

Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !

505

Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE

La nuit était fort noire alors que tu le vis.

Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,

Une collation superbe et magnifique,

510

Six services de rang, douze plats à chacun ?

Son entretien alors t'était fort importun ?

Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,

Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?

Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour,

515

Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour ?

T'en ai-je dit assez ? Rougis, et meurs de honte !

CLARICE

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE

Quoi ! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux !

CLARICE

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,

520

Alcippe ; croyez-moi.

ALCIPPE

Ne cherche point d'excuses ;

Je connais tes détours, et devine tes ruses.

Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais ;

Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE

Ton père va descendre.

525

CLARICE

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre ;

499. Connoi. Forme logique de la 1^{re} pers. qui, d'après l'étymologie latine, n'a pas la désinence s ; et encore usitée en poésie.

Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

530

CLARICE

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe ?

ALCIPPE

Deux baisers, et ta main, et ta fol.

CLARICE

Que cela ?

ALCIPPE

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre

SCÈNE IV

ALCIPPE

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ;
Par ces indignités romps toi-même mes fers ;
Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ;
Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !
Le voici, ce rival que son père t'amène :
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

535

540

545

SCÈNE V

GÉRONTE, DORANTE, CLITON

GÉRONTE

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade.
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

550

DORANTE

Paris semble à mes yeux un pays de romans.

528. *A moins que, pour à moins de ou à moins que de*, tour archaïque dès cette époque. — 543. *Plutôt que le voir*. Cf. la note du v. 528. — 549. *Le trop de...* Au x^e siècle, on emploie *trop* et *peu* comme substantifs. (Cf. *Horace*, v. 1045).

J'y croyais ce matin voir une île enchantée :
 Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;
 Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons, 555
 En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
 Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ;
 Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
 Aux superbes dehors du palais Cardinal. 560
 Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
 Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
 Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
 Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
 Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ? 565

DORANTE

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
 Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
 Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
 Et force à tous moments de négliger la vie, 570
 Avant qu'aucun malheur te puisse être venu,
 Pour te faire marcher un peu plus retenu,
 Je te veux marier.

DORANTE, *à part.*

Oh ! ma chère Lucrèce !

GÉRONTE

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
 Honnête, belle, riche.

DORANTE

Ah ! pour la bien choisir, 575
 Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE

Je la connais assez. Clarice est belle et sage
 Autant que dans Paris il en soit de son âge ;
 Son père de tout temps est mon plus grand ami,
 Et l'affaire est conclue.

DORANTE

Ah ! monsieur, j'en frémi ; 580
 D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

(Haut.)

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole, 585
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE

Fais ce que je te dis.

DORANTE

fais s'il est impossible ? 590

GÉRONTE

Impossible ! et comment ?

DORANTE

Souffrez qu'aux yeux de tous

Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.

Je suis...

GÉRONTE

Quoi ?

DORANTE

Dans Poitiers...

GÉRONTE

Parle donc, et te lève.

DORANTE

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE

Sans mon consentement !

DORANTE

On m'a violenté. 595

Vous ferez tout casser par votre autorité :

Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée

Par la fatalité la plus inopinée...

Ah ! si vous la saviez !

GÉRONTE

Dis, ne me cache rien.

DORANTE

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien, 600

S'il n'est du tout si grand que votre honneur souhaite...

GÉRONTE

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.

Elle se nomme ?

DORANTE

Orphise, et son père Armédon.

GÉRONTE

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom ;
Mais poursuis.

DORANTE

Je la vis presque à mon arrivée.

605

Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur !

Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;

Et les soins obligeants de ma persévérance

610

Surent plaire de sorte à cet objet charmant,

Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.

J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;

Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,

Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,

615

Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venais de monter dans sa chambre,

Ce fut, il m'en souvient, le second de septembre ;

Où, ce fut ce jour-là que je fus attrapé :

Ce soir même son père en ville avait soupé ;

620

Il monte, à son retour ; il frappe à la porte : elle

Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle.

Ouvre enfin ; et d'abord, qu'elle eut d'esprit et d'art !

Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,

Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue.

625

Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue :

Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.

Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !

Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,

Que sans m'inquiéter elle plut à son père.

630

Ce discours ennuyeux enfin se termina :

Le bonhomme partait, quand ma montre sonna :

Et lui se retournant vers sa fille étonnée ;

« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?

— Acaste mon cousin me la vient d'envoyer,

635

Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,

N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :

Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.

Donnez-la moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »

Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;

640

612. *Amant*, en opposition avec *aimé*, est le participe présent logique (latin *amans*) et signifie *celui qui aime*. — 616. *Part*, *partie*. — 621-622. Remarquer *enjambement*. — 623. *Ruelle*, espace laissé entre le lit et le mur. — 632. *Bonhomme* n'a pas ici de sens ironique ; le mot s'employait couramment pour *vieillard*. — 633. *Étonnée*, mot très fort dans le vocabulaire du XVII^e siècle (latin *attonitus*, frappé de la foudre.)

Je la lui donne en main : mais, voyez ma disgrâce,
 Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
 Fait marcher le déclin ; le feu prend, le coup part.
 Jugez de notre trouble à ce triste hasard :
 Elle tombe par terre, et moi, je la crus morte. 645
 Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
 Il appelle au secours, il crie à l'assassin.
 Son fils et deux valets me coupent le chemin.
 Furieux de ma perte, et combattant de rage,
 Au milieu de tous trois je me faisais passage, 650
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
 Désarmé, je recule, et rentre ; alors Orphise,
 De sa frayeur première aucunement remise,
 Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi, 655
 Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
 Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
 Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles ;
 Nous nous barricadons, et dans ce premier feu
 Nous croyons gagner tout à différer un peu. 660
 Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
 D'une chambre voisine on perce la muraille.
 Alors me voyant pris, il fallut composer.
 (*Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce avec Isabelle les*
voit aussi de la sienne.)

GÉRONTE

C'est-à-dire, en français, qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle, 665
 Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,
 Le scandale était grand, son honneur se perdait ;
 A ne le faire pas ma tête en répondait ;
 Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,
 A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes : 670
 Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
 Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
 Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
 Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
 Choisissez maintenant de me voir, ou mourir, 675
 Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
 Et trouve en ton malheur de telles circonstances,

643. *Déclin*, « ressort d'une arme à feu par lequel le chien s'abat sur le bassinet » (Dict. de Trévoux). — 654. *Aucunement*, un peu, en partie ; aujourd'hui, comme *aucun*, il a toujours le sens négatif. (Cf. *personne, rien*.) — 668. *A ne le faire pas...*, si je ne le faisais pas. — 678. *Bonace* (term. de marine) calme de la mer après l'orage. Cf. *Le Cid*, v. 450.

Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché. 680

DORANTE

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu.
Je vais me dégager du père de Clarice. 685

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

DORANTE

Que dis-tu de l'histoire et de mon artifice ?
Le bonhomme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y serait demeuré,
Il eût perdu le temps à gémir, à se plaindre,
Et malgré son amour se fût laissé contraindre. 690
O l'utile secret que mentir à propos !

CLITON

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE

Pas deux mots,

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet... 695

DORANTE

Industrie.

CLITON

Obligez, monsieur, votre valet :

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître.
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau : 700
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON

Avec ces qualités, j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.

679. Touché, ému. — 687. Bonhomme. Cf. note du v. 632. — 696. Industrie, habileté ingénieuse — 699. Panneau, filet de chasse. — 704. Parer, garantir.

Mais parlons de vos feux. Certes, cette maîtresse..

705

SCÈNE VII

DORANTE, CLITON, SABINE

SABINE, *donnant un billet à Dorante.*

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE

D'où vient-il ?

SABINE

De Lucrèce.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton.

A laquelle des deux appartient ce beau nom.

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

71

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.

Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle :

Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là dedans, et de quelqu'un des siens

71

Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII

DORANTE, LYCAS

LYCAS, *lui présentant un billet.*

Monsieur.

DORANTE

Autre billet.

(Il continue, après avoir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;

Mais n'importe ; dis-lui que j'irai volontiers.

Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers.

72

D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,

Et j'ai déjà querelle, amour et mariage :

Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.

Vienne encore un procès, et je suis achevé.

Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes.
 Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes ;
 Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
 Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

725

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE

PHILISTE

Où, vous faisiez tous deux en hommes de courage
 Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
 Que je sois survenu pour vous refaire amis.
 Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
 Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

730

DORANTE

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
 Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.
 Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine :
 Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?
 Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?
 Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

735

740

ALCIPPE

Vous le savez assez.

DORANTE

Plus je me considère.

Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
 Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;
 Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;
 Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
 Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
 Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,
 Vous avez donné bal, collation, musique ;
 Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
 Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
 Vous m'avez à dessein caché votre retour,
 Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
 Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
 Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
 Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

745

750

755

726. *Embarassantes*. Cf. note du v. 406. — 734. *Heur*. Cf. note du v. 126.
 — 745. *La chose vaut faite*. Tour elliptique pour : *la chose vaut une chose faite*.

DORANTE

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
 Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,
 Et nous nous reverrions, si nous étions rivaux ;
 Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux, 760
 Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :
 Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
 N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
 Car elle est mariée, et ne peut être à vous.
 Depuis peu pour affaire elle est ici venue, 765
 Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion
 De voir finir sitôt notre division.

DORANTE

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
 Aux premiers mouvements de votre défiance ; 770
 Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
 Et ne commencez plus par où l'on doit finir,
 Adieu ; je suis à vous.

SCÈNE II

ALCIPPE, PHILISTE

PHILISTE

Ce cœur encor soupire !

ALCIPPE

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
 Cette collation, qui l'aura pu donner ? 775
 A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
 Cette galanterie était pour d'autres dames.
 L'erreur de votre page a causé votre ennui ;
 S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui. 780
 J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.
 Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse ;
 Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné,
 Ce jour-là, par hasard, chez elle avaient dîné.
 Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue, 785
 Et, sans les approcher, il suit de rue en rue ;
 Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien :
 Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien

762. *Régaler* signifiait alors : offrir une fête, un cadeau. Le mot se prenait parfois au sens figuré (Cf. *Tar'uffe*, v. 1055). — 779. *Ennuï*, sens très fort au XVII^e siècle : douleur, peine, etc. (latin *in odium*). — 787. *Aux couleurs*, celles de la livrée.

Que prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
 Il rend à votre amour un très mauvais service. 790
 Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
 Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;
 Il voit porter des plats, entend quelque musique
 (A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique).
 Mais cessez d'en avoir l'esprit inquieté, 795
 Car enfin le carrosse avait été prêté :
 L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
 Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
 J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet ? 800

PHILISTE

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose :
 Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
 Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
 De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
 Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue, 805
 La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
 A vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
 Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE

Quoi ! sa collation ?...

PHILISTE

N'est rien qu'un pur mensonge
 Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe. 810

ALCIPPE

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
 M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
 La valeur n'apprend point la fourbe en son école :
 Tout homme de courage est homme de parole ;
 A des vices si bas il ne peut consentir, 815
 Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
 Cela n'est point.

PHILISTE

Dorante, à ce que je présume,
 Est vaillant par nature et menteur par coutume.
 Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
 Et vous-même admirez notre simplicité. 820
 A nous laisser duper nous sommes bien novices :
 Une collation servie à six services,
 Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
 Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,

800. *Charmant*, sens plus fort qu'aujourd'hui. (*Charme* vient du latin *carmen*, cantation magique.) Cf. *jeter un charme*. — 808. *Toute nuit*, ellipse de l'article *la*, fréquente chez Corneille.

Comme si l'appareil d'une telle cuisine
 Fut descendu du ciel dedans quelque machine.
 Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
 S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.
 Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
 Répondait assez mal aux remarques du page :
 Mais vous ?

825

830

ALCIPPE

La jalousie aveugle un cœur atteint
 Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
 Mais laissons là Dorante avecque son audace ;
 Allons trouver Clarice et lui demander grâce :
 Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

835

PHILISTE

Attendez à demain, et me laissez agir :
 Je veux par ce récit vous préparer la voie,
 Dissiper sa colère et lui rendre sa joie.
 Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
 Aux premières chaleurs de son ressentiment.

840

ALCIPPE

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
 Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
 Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
 Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III

CLARICE, ISABELLE

CLARICE

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

845

ISABELLE

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
 Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
 A peine ai-je parlé qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE

Clarice à la servir ne serait pas moins prompte.
 Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?
 Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté
 Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

850

ISABELLE

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;
 Et, sitôt que Géronte a voulu disparaître,
 Le voyant resté seul avec un vieux valet
 Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
 Vous parlerez à lui.

855

CLARICE

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle,
 Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
 Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ? 860
 Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
 Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne ;
 Sur chaque occasion tranchent des entendus,
 Content quelque défaite, et des chevaux perdus :
 Qui, dans une gazette apprenant ce langage, 865
 S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
 Et se donnent ici pour témoins approuvés
 De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
 Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,
 Que les filles de cœur aiment les gens d'épée : 870
 Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
 Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
 Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,
 Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
 Et s'est osé promettre un traitement plus doux 875
 Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ;
 Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.
 Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
 D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau 880
 (Juge un peu si la pièce a la moindre apparence).
 Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
 Me fait une querelle où je ne comprends rien.
 J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien ;
 Il me parle de bal, de danse, de musique, 885
 D'une collation superbe et magnifique,
 Servie à tant de plats, tant de fois redoublés
 Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,
 Et que dans son amour son adresse est extrême : 890
 Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous,
 Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
 Soudain à cet effort il en a joint un autre :
 Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
 Un amant peut-il mieux agir en un moment 895
 Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?
 Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite :
 Il vous aime, il vous plaît : c'est une affaire faite.

868. *Pratique*, manière d'agir. — 877. *Il y pipe*, signifie ici : il y est passé maître.
Piper a ordinairement le sens de *tromper* (terme de vénerie appliqué au jeu.) —
 884. *Toute nuit*. Cf. note du v. 808.

CLARICE

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE

Quoi ! votre cœur se change, et désobéira ?

900

CLARICE

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures.

Explique, si tu peux, encor ses impostures :

Il était marié sans que l'on en sût rien ;

Et son père a repris sa parole du mien,

Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

905

ISABELLE

Ah ! je dis à mon tour : « Qu'il est fourbe, madame ! »

C'est bien almer la fourbe, et l'avoir bien en main

Que de prendre plaisir à fourber sans dessein :

Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre

Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.

910

Mais qu'allez-vous donc faire ? Et pourquoi lui parler ?

Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller ?

CLARICE

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE

Je veux l'entretenir par curiosité.

915

Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,

Et, si c'était lui même, il pourrait me connaître :

Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,

Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.

Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller :

920

Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,

Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON

DORANTE

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet :

Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille ;

925

Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.

Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir.

Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.

Le divertissement serait rare, ou je meure !

Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ;

930

899. Vers obscur qui signifie : elle ne se fera pas plus qu'elle n'est faite. — 901.

Expressions tirées du vocabulaire de l'escrime. — 925. *Est de la robe*, appartient à la magistrature.

Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

935

SCÈNE V

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, *à la fenêtre.*

DORANTE, CLITON, *en bas.*

CLARICE, *à Isabelle.*

Isabelle,

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

940

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.)

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE

Êtes-vous là, Dorante ?

DORANTE

Oui, madame, c'est moi,

Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

945

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix ?

CLITON, *à Dorante.*

C'est elle ; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, *à Clarice.*

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'est une longue mort : et, pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

950

931. *Piper*, ici le mot est pris au sens de *tromper*. Cf. la note du v. 877. — 932. Proverbe qui signifie : rendre à quelqu'un plus qu'on en a reçu. — 950. *Les jours que...* les jours pendant lesquels.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

955

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE

A vos commandements j'apporte donc ma vie,

Trop heureux si pour vous elle m'était ravie !

Disposez-en, madame, et me dites en quoi

Vous avez résolu de vous servir de moi.

960

CLARICE

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose ;

Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,

Car elle est impossible.

DORANTE

Impossible ? Ah ! pour vous

Je pourrais tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes ?

965

DORANTE

Moi, marié ! Ce sont pièces qu'on vous a faites ;

Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Il ne sait que mentir.

DORANTE

Je ne le fus jamais ; et si par cette voie

On pense...

CLARICE

Et vous pensez encor que je vous croie ?

970

DORANTE

Que la foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée

Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,

Cessez d'être en balance et de vous défier

975

De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, à *Lucrèce*.

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie

Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE

Pour vous ôter de doute, agréez que demain

En qualité d'époux je vous donne la main.

980

966. Pièces, dans le sens de farces. — 978. Pousse une menterie. Le verbe pousser s'employait dans un grand nombre d'expressions où nous le remplaçons par : pousser, froter, manier etc.

CLARICE

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre, 985

Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre ;

Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,

Que depuis une année il fait ici sa cour ;

Qui donne toute nuit festin, musique et danse,

Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ; 990

Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit :

Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !

Vous-même, apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison. 995

(A Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison :

Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;

Mais à présent je passe à la plus importante :

J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer

Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?) : 1000

Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose :

Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE

Moi ?

DORANTE

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à Cliton.

Ah ! je t'arracherai cette langue importune. 1005

(A Clarice.)

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,

L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir

Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle ; écoutons.

DORANTE

Cette adresse

A conservé mon âme à la belle Lucrèce ; 1010

Et, par ce mariage au besoin inventé,

J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.

Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
 Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ;
 Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment, 1015
 Et joignez à ces noms celui de votre amant.
 Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;
 J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres,
 Et libre pour entrer en des liens si doux,
 Je me fais marié pour toute autre que vous. 1020

CLARICE

Votre flamme en naissant a trop de violence,
 Et me laisse toujours en juste défiance.
 Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
 Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère ; 1025
 Périandre est le nom de monsieur votre père ;
 Il est homme de robe, adroit et retenu ;
 Dix mille écus de rente en font le revenu ;
 Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;
 Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie. 1030
 Vous connais-je à présent ? Dites encor que non.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle-même.

Plût à Dieu !

CLARICE, à *Lucrèce*.

Découvrons le fond de l'artifice.

(A *Dorante*.)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice.
 Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier. 1035
 Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
 Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,
 Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
 Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer 1040
 Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
 Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté :
 Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté ;
 Si *Lucrèce* à vos yeux paraît un peu plus belle, 1045
 De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

1014. *Bourdes* (étym. inconnue) a signifié *plaisanteries*, puis *tromperies*. —
 1017. *Banqueroute*. Cf. v. 4. — 1042. *Mépris*, indifférence. — 1044. *De maison*,
 de bonne maison, de famille noble.

DORANTE

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE

Quel est-il, ce défaut ?

DORANTE

Elle ne me plaît pas.

Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,

Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

1050

CLARICE

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour

Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour

DORANTE

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE

Que du ciel...

CLARICE, à *Lucrèce*.

L'ai-je dit ?

DORANTE

J'éprouve le courroux

1055

Si j'ai parlé, *Lucrèce*, à personne qu'à vous !

CLARICE

Je ne puis plus souffrir une telle impudence.

Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :

Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,

Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer !

1060

Adieu : retirez-vous. et croyez, je vous prie,

Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,

Et que pour me donner des passe-temps si doux

J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

CLITON

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

1065

DORANTE

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,

Et vous avez gagné chez elle un grand accès ;

Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,

Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

1070

1056. *Que*, si ce n'est. — 1059. *Coucher d'imposture*. Au jeu, on disait *couche de tant de pistoles*... c'est-à-dire *payer* telle somme. Cf. l'expression *payer d'effronterie*. — 1064. *Baie*. Cf. la note du v. 342

DORANTE

Peut-être. Qu'en crois-tu ?

CLITON

Le peut-être est gaillard.

DORANTE

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienns tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON

Si jamais cette part tombait dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché, 1075
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE

Je disais vérité.

CLITON

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit. 1080

DORANTE

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien. 1085
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune ;
Et, de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DORANTE, CLITON

CLITON

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce ?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse. 1090

DORANTE

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé 1095
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême :
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal : 1100
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE

Je sais ce qu'est Lucrèce ; elle est sage et discrète ;
A lui faire présent mes efforts seraient vains :
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains ;
Et bien que sur ce point elle les désavoue, 1105
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent ; et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ; 1110
Et ce sera hasard si, sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
Et, comme c'est m'aimer que me faire présent, 1115
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu. 1120

DORANTE

Contre qui ?

CLITON

L'on ne sait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;
Et si de tout le jour je vous avais quitté,
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce ? 1125

CLITON

Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

1104. Bon, noble, honnête. — 1109. Celle-ci... qui, aujourd'hui on dirait celle qui, et sans separer le démonstratif du relatif. — 1118. Attendant que, pendant que nous attendons.

DORANTE

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment
 De ne parler jamais de cet événement ;
 Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
 A toi, de mes secrets le grand dépositaire, 1130
 Je ne cèlerai rien, puisque je l'ai promis.
 Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
 Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;
 Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
 Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester 1135
 Qu'à la première vue il en faudrait tâter.
 Hier, nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille,
 Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;
 Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
 Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ; 1140
 Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
 Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
 Il tombe dans son sang.

CLITON

A ce compte il est mort ?

DORANTE

Je le laissai pour tel.

CLITON

Certes, je plains son sort :
 Il était honnête homme ; et le ciel ne déploie... 1145

SCÈNE II

DORANTE, ALCIPPE, CLITON

ALCIPPE

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
 Je suis heureux : mon père...

DORANTE

Eh bien ?

ALCIPPE

Vient d'arriver.

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
 Un tel homme que nous ne se réjouit guère. 1150

ALCIPPE

Un esprit que la joie entièrement saisit
 Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.

1136. *En*, de cela, du duel, ou de l'épée. — 1148. *Rêver*. Dorante, au v. 1092, a prononcé ce mot au sens de *réfléchir* : Cliton le lui renvoie, avec le sens ironique de *divaguer*.

Sache donc que je touche à l'heureuse journée
 Qui doit avec Clarice unir ma destinée :
 On attendait mon père afin de tout signer.

1155

DORANTE

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner ;
 Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;
 Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnaissant.
 Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

1160

ALCIPPE

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
 J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.
 Excuse d'un amant la juste impatience.
 Adieu.

1165

DORANTE

Le ciel te donne un hymen sans souci !

SCÈNE III

DORANTE, CLITON

CLITON

Il est mort ! Quoi ? monsieur, vous m'en donnez aussi,
 A moi, de votre cœur l'unique secrétaire ;
 A moi, de vos secrets le grand dépositaire !
 Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
 Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.

1170

DORANTE

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;
 Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
 Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
 Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

1175

DORANTE

Alcippe te surprend ! Sa guérison t'étonne !
 L'état où je le mis était fort périlleux ;
 Mais il est à présent des secrets merveilleux :
 Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
 Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?

1180

1169. Vous m'en donnez... En représente un mot comme baïes ou bourdes. —
 1182. Poudre de sympathie, remède à la mode vers 1640.

On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants :
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace 1185
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part.
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas ; mais, Cliton, j'en sais une 1190
Qui rappelle sitôt des portes du trépas
Qu'en moins d'un tournemain on ne s'en souvient pas ;
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE

Je te le donnerai, et tu serais heureux ; 1195
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE

L'hébreu ? Parfaitement :
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement. 1200

CLITON

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries
Pour fournir tour à tour à tant de meneries :
Vous les hachez menu comme chair à pâtés
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE

Ah ! cervelle ignorante 1205

Mais mon père survient.

SCÈNE IV

GÉRONTE, DORANTE, CLITON

GÉRONTE

Je vous cherchais, Dorante.

DORANTE, à part.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE

Vu l'étroite union que fait le mariage, 1210

1185. *Efficace*, efficacité. Cf. *Polyeucte*, v. 30. — 1192. *Tournemain*, le temps qu'il faut pour tourner la main. — 1208. *Abord*, arrivée.

J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon âme
Un violent désir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :

1215

Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage et si bien née, entre dans ma famille.

J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne ;
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

1220

DORANTE

De vos civilités il sera bien surpris,
Et pour moi, je suis prêt ; mais je perdrai ma peine :
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

1225

GÉRONTE

Elle est grosse !

DORANTE

Et de plus de six mois.

GÉRONTE

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux :

1230

Je pense en le voyant que je mourrai de jole.

Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,

En écrire à son père un nouveau compliment,

1235

Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, se retournant

Écris-lui comme-moi.

DORANTE

Je n'y manquerai pas.

(A Cliton.)

Qu'il est bon !

CLITON

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

1240

1212. *A joint*. La règle actuelle des participes passés n'était pas rigoureusement appliquée au temps de Corneille. — 1237. *Bonhomme*. Cf. note du v. 632. — 1240. *Bon*, naïf, crédule.

GÉRONTE

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE

Il n'est pas nécessaire ;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE

Étant tout d'une main, il sera plus honnête.

1245

DORANTE, *à part, le premier vers.*

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE

Son père sait la cour.

GÉRONTE

Ne me fais plus attendre,

Dis-moi...

DORANTE, *à part.*

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE

Il s'appelle ?

DORANTE

Pyrandre.

1250

GÉRONTE

Pyrandre ! Tu m'as dit tantôt un autre nom :
C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre, d'une terre ;
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

1255

GÉRONTE

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V

DORANTE, CLITON

DORANTE

Enfin, j'en suis sorti.

CLITON

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

1260

1248, Y, sur ce point ; — fâcheux susceptibles.

DORANTE

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

1265

DORANTE

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité

1270

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON, SABINE

DORANTE

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre ;
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

1275

SABINE

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE

Tiens.

SABINE

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE

Prends.

SABINE

Eh ! monsieur !

DORANTE

Prends, te dis-je ;

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige ;
Dépêche, tends la main.

CLITON

Qu'elle y fait de façons !

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences ;
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.

1280

1270. *Tâcher* à. Cf. note du v. 96. — 1282. *Impertinences*. Au XVII^e siècle, ce mot se dit de toute action ou de toute parole qui ne convient pas à la situation (latin : *quod non pertinet*) ; il n'a que rarement le sens actuel.

Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre 1285
 Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
 Cette pluie est fort douce, et quand j'en vois pleuvoir,
 J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
 On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
 Et refuser n'est plus le vice des grands hommes. 1290
 Retiens bien ma doctrine et pour faire amitié
 Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE

Cet article est de trop.

DORANTE

Vois-tu, je me propose
 De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
 Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi, 1295
 En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
 Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire :
 J'y ferai mon effort.

CLITON

Voyez, elle se rend
 Plus douce qu'une épouse. et plus souple qu'un gant. 1300

DORANTE

(*Bas, à Cliton.*) (*Haut, à Sabine.*)

Le secret a joué. Présente-la, n'importe :
 Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
 Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII

CLITON, SABINE

CLITON

Tu vois que les effets préviennent les paroles 1305
 C'est un homme qui fait litière de pistoles :
 Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE

Avec mes révérences

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses. 1310
 Je sais bien mon métier, et ma simplicité
 Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

1299. Elle se rend... elle devient.

CLITON

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obstiner mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? En viendrons-nous à bout ? 1315

SABINE

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;
Durant toute la nuit elle n'a point dormi,
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi. 1320

CLITON

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce, 1325
Et, s'il voulait me croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles ; 1330
Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois. 1335

CLITON

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui ? 1340

CLITON

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

1314. *Obstiner* est ici verbe transitif, et signifie rendre obstiné, pousser à... —
1339. *Toute nuit*. Cf. note du v. 808; — *ennui*, note du v. 779. — 1340. *Aussi*
bien comme, aussi bien que. Locution provinciale et archaïque à cette date.

CLITON

Il ne l'aima jamais.

SABINE

Pour certain ?

CLITON

Pour certain.

SABINE

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.

Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître,

1345

Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître

Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;

Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.

Va-t'en ; et, sans te mettre en peine de m'instruire,

Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

1350

CLITON

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir,

Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII

LUCRÈCE, SABINE

SABINE

Que je vais bientôt voir une fille contente !

Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !

Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

1355

LUCRÈCE

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE

Le maître et le valet m'ont dit la même chose.

Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, *après avoir lu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné ;

Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,

1360

Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE

Il t'a donc fait présent ?

SABINE

Voyez.

LUCRÈCE

Et tu l'as pris ?

SABINE

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits

Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,

1365

J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;

1355. *Poulet*, billet plié avec deux pointes, deux ailes. — 1360. *Donné*. Cf. note du v. 1168.

Et je remets, madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ; 1370
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ? 1375

LUCRÈCE

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes ;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes,
Et l'avertis surtout des heures et des lieux 1380
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE

Ah ! si vous connaissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE

Pour apaiser les maux que cause cette plainte, 1385
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui ni le désespérer.

SCÈNE IX

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE

CLARICE

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite ;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite : 1390
Aleppe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE

M'en voilà quitte : et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE

S'il vous mentait alors, 1395
A présent il dit vrai ; j'en répons corps pour corps.

1377. *Dextrement*, adroitement ; mot déjà archaïque à cette date. — 1381. *Que je m'assure*, que je prenne mes sûretés. — 1384. *Toute nuit*. Cf. note du v. 803.

CLARICE

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître.
Mais s'il continuait encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me ferait douter.

1400

CLARICE

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE

De le croire à l'aimer, la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;
Ces deux points en amour se suivent de si près
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

1405

LUCRÈCE

La curiosité souvent dans quelques âmes
Produit le même effet que produiraient des flammes.

1410

CLARICE

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

1415

LUCRÈCE

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Était-ce amour alors, ou curiosité ?

1420

CLARICE

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

1425

CLARICE

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté :
L'un est grande faveur ; l'autre, civilité ;

Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie ;
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

1430

LUCRÈCE

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.

Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE

Ajoute : à ton exemple.

CLARICE

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Allons.

(A *Sabine*.)

Si tu le vois agis comme tu sais.

1435

SABINE

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :

Je connais à tous deux où tient la maladie,

Et le mal sera grand si je n'y remédie.

Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE

Je te croirai.

SABINE

Mettons cette pluie à couvert.

1440

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

GÉRONTE, PHILISTE

GÉRONTE

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse

Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.

Vous avez feuilleté le *Digeste* à Poitiers.

Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :

Ainsi vous me pouvez facilement apprendre

1445

Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE

Quel est-il, ce Pyrandre ?

GÉRONTE

Un de leurs citoyens :

Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme. 1450

GÉRONTE

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE

Et le père d'Orphise,

Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise ?
Vous connaissez le nom de cet objet charmant, 1455
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre,
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ; 1460

Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle. 1465

Je sais tout ; et, de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir ; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE

Quoi ! Dorante a fait donc un secret mariage ?

GÉRONTE

Et comme je suis bon, je pardonne à son âge. 1470

PHILISTE

Qui vous l'a dit ?

GÉRONTE

Lui-même.

PHILISTE

Ah ! puisqu'il vous l'a dit.

Il vous fera du reste un fidèle récit ;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;
Mais il a le talent de bien imaginer, 1475
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire.

Mais il nous servit hier d'une collation
 Qui partait d'un esprit de grande invention ; 1480
 Et si ce mariage est de même méthode,
 La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous,
 Et, pour vous en parler avec toute franchise, 1485
 Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
 Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
 Vous m'entendez ? Adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II

GÉRONTE

GÉRONTE

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
 O de mes cheveux gris honte trop évidente ! 1490
 Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?
 Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
 Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
 Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
 Et, d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur, 1495
 Il me fait le trompette et le second auteur !
 Comme si c'était peu, pour mon reste de vie,
 De n'avoir à rougir que de son infamie,
 L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
 Me fait encor rougir de ma crédulité ! 1500

SCÈNE III

GÉRONTE. DORANTE, CLITON

GÉRONTE

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE, *à part les premiers mots.*

Ah ! rencontre fâcheuse !

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE

Et ne savez-vous pas, avec toute la France, 1505
 D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,

1484. Aussi bien comme. Cf. note du v. 1340. — 1491. Dessous, pour sous. Cf. note du v. 5. — 1496. Trompette, au sens de celui qui proclame à son de trompe. — 1504. Croi. Cf. note du v. 499.

Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne. 1510

GÉRONTE

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire :
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire ;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi, 1515
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE

Moi ?

GÉRONTE

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature ;
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais. 1520
Est-il vice plus bas ? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie 1525
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE

Qui vous dit que je mens ?

GÉRONTE

Qui me le dit, infâme ;
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme. 1530
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie :
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours. 1535

CLITON, à Dorante.

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse ;

1515. *Voi.* Cf. note du v. 499. — 1516. *Étant sorti...* quelque tu sois sorti. —
1517. *Dedans, dans ;* cf. note du v. 5. — 1532. Remarquer avec quel à propos
Cornielle rentre ici dans le ton de la comédie. — 1537. *Front,* expression.
audace.

Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
 Ce qu'un homme du tien débite impudemment ? 1540
 Tu me fais donc servir de fable et de risée,
 Passer pour esprit faible ou pour cervelle usée !
 Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?
 Voyais-tu violence ou courroux de ma part ?
 Si quelque aversion t'éloignait de Clarice, 1545
 Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice ?
 Et pouvais-tu douter que mon consentement
 Ne dût tout accorder à ton contentement,
 Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
 Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue ? 1550
 Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
 N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné,
 Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
 Et tu n'as eu pour moi respect amour ni crainte
 Va, je te désavoue.

DORANTE

Eh ! mon père, écoutez... 1555

GÉRONTE

Quoi ! des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE

Non, la vérité pure.

GÉRONTE

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir 1560
 Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,
 De Lucrèce, en un mot..., vous la pouvez connaître.

GÉRONTE

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître ;
 Son père est mon ami.

DORANTE

Mon cœur en un moment

Étant de ses regards charmé si puissamment,
 Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice, 1565
 Sitôt que je le sus me parut un supplice :
 Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort
 Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport
 Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
 Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme : 1570

1541. *Fable*, sujet de discours (latin *fabula*). Cf. RACINE, *Iphigénie*, v. 764.
 — 1550. *Consentait* est pris souvent par Corneille comme verbe transitif. —
 1560. *Qu'à peine j'ai pu voir que...* Expliquez : « Épris d'une beauté qui, dès
 que je l'ai vue, a pris sur mon âme... »

Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
 Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
 Mais si je vous osais demander quelque grâce
 A présent que je sais et son bien et sa race,
 Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
 Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
 De seconder mes vœux auprès de cette belle :
 Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE

Tu me fourbes encor.

DORANTE

Si vous ne m'en croyez,
 Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez ;
 Il sait tout mon secret.

GÉRONTE

Tu ne meurs pas de honte

Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
 Et que ton père même, en doute de ta foi,
 Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !
 Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
 Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;
 Je veux encore un coup pour toi me hasarder,
 Je connais ta Lucrèce, et la vais demander ;
 Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
 Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
 Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
 Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,
 Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais ;
 Autrement souviens-toi du serment que je fais :
 Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
 Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
 Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
 Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV

DORANTE. CLITON

DORANTE

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON

Vous vous rendez trop tôt, et de mauvaise grâce :
 Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
 Devait en galant homme aller jusques à trois :

1598. Que... si ce n'est.

Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises. 1605

DORANTE

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse :
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce, 1610
Et vous vois si fertile en semblables détours
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE

Je l'aime, et sur ce point ta défiance est vaine ;
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le mien ne tombent point d'accord, 1615
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure ! a beaucoup d'agrément. 1620
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'aurait s'il n'était engagé.

CLITON

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande, 1625
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON

Quoi ! même en disant vrai vous mentiez en effet ?

DORANTE

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père ! 1630
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
Oh ! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus ! 1635
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

1605. *Tierces*, terme de médecine. Le troisième accès de fièvre passait pour décider de la vie ou de la mort du malade. — 1066. *Que tu ne...* ou crains que tu ne... — 1614. *Gêne*, mot très fort au XVII^e siècle (*gêhenne*, torture). Cf. v. 1622. — 1636. *Mon refus*, celle que j'aurai refusée, Clarice.

DORANTE

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

1640

SCÈNE V

DORANTE, SABINE, CLITON

DORANTE

Qu'as-tu fait de ma lettre ?

En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE

Oui, monsieur, mais...

DORANTE

Quoi, mais ?

SABINE

Elle a tout déchiré.

DORANTE

Sans lire ?

SABINE

Sans rien lire.

DORANTE

Et tu l'as enduré ?

SABINE

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

1645

DORANTE

Elle s'apaisera ; mais, pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE

Eh ! monsieur !

DORANTE

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !

1650

Comme ses déplaisirs sont déjà consolés

Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE

Mais, à parler sans fard...

CLITON

Sait-elle son métier ! 1655

SABINE

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.

Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE

Elle ne me hait pas. à ce compte ?

SABINE

Elle ? non.

DORANTE

M'aime-t-elle ?

SABINE

Non plus.

DORANTE

Tout de bon ?

SABINE

Tout de bon. 1660

DORANTE

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE

Encor moins.

DORANTE

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE

Je ne sais.

DORANTE

Mais enfin, dis-moi.

SABINE

Que vous dirai-je ?

DORANTE

Vérité.

SABINE

Je la dis.

DORANTE

Mais elle m'aimera ?

SABINE

Peut-être.

DORANTE

Et quand encor ?

SABINE

Quand elle vous croira.

DORANTE

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

1665

SABINE

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter :
Mon père...

SABINE

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON

CLARICE, à *Lucrèce*.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.

1670

Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, à *Clarice*.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, à *Lucrèce*.

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.

Voyons s'il continue.

DORANTE, à *Clarice*.

Ah ! que loin de vos yeux

1675

Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !

Et que je reconnais par mon expérience

Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, à *Lucrèce*.

Il continue encor.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Mais écoute.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

1680

CLARICE

(Bas, à *Lucrèce*.)(Haut, à *Dorante*.)

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante ?

DORANTE, à *Clarice*.

Hélas ! que cette amour vous est indifférente !

1670. *Vice*, par antiphrase. — 1682. *Amour* est souvent du féminin au singulier, chez Racine comme chez Corneille. Aujourd'hui, il est toujours masculin au singulier et féminin au pluriel.

Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, à *Lucrèce*.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Je ne sais où j'en suis !

CLARICE, à *Lucrèce*.

Oyons la fourbe entière.

1685

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, à *Lucrèce*.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;

Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, à *Clarice*.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,

Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie :

1690

Le sien auprès de vous me serait trop fatal ;

Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, à *Dorante*.

Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

1695

CLARICE

Je le crois ; mais enfin me reconnaissez-vous ?

DORANTE

Si je vous reconnais ! Quittez ces railleries,

Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries ;

Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE

Si je veux toutefois en croire son rapport,

1700

Pour une autre déjà votre âme inquiétée...

DORANTE

Pour une autre déjà je vous aurais quittée ?

Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE

Vous me jouez, madame, et, sans doute pour rire,

1705

Vous prenez du plaisir à m'entendre redire

Qu'à dessein de mourir en des liens si doux

Je me fais marié pour toute autre que vous.

1685. *Oyons*. Cf. la note du v. 316. — 1689. *Vous consultez*, vous délibérez ; — *dir*, forme du subjonctif de *dire*, pour *dise* : souvent usitée par Corneille, par Molière, et une fois par Racine.

CLARICE

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis. 1715

CLARICE

Je ne sais plus moi-même, à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, à Cliton.

Lucrèce ! Que dit-elle ?

CLITON, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ;
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé. 1720

DORANTE, à Cliton.

Cette nuit, à la voix, j'ai cru la reconnaître.

CLITON, à Dorante,

Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE

Bonne bouche ! j'en tiens ; mais l'autre la vaut bien,
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite, 1725
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et, dans ce nouveau feu,
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours changeons de batterie.

LUCRÈCE, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie . 1730
Quand tu lui diras tout il sera bien surpris.

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris :
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée,
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux. 1735

DORANTE

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

1724. *Bonne bouche* ! signifie ou bien : tais-toi ! ou bien : tu viens de donner un avis précieux.

CLARICE

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois ? 1740

DORANTE

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine ; 1745
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine.
Vous pensiez me jouer, et moi je vous jouais,
Mais par de faux mépris que je désavouais :
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie. 1750

CLARICE

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, à *Dorante*.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, à *Lucrèce*.

J'aime de ce courroux les principes cachés : 1755
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse :
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Est-il un plus grand fourbe ? Et peux-tu l'écouter ?

DORANTE, à *Lucrèce*.

Quand vous m'aurez oui, vous n'en pourrez douter. 1760
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître ;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ? 1765

DORANTE

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, à *Lucrèce*.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, à *Lucrèce*.

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur

Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire,
 Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père ; 1770
 Comme tout ce discours n'était que fiction,
 Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, à *Lucrèce*

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
 Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à *Lucrèce*.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé. 1775

LUCRÈCE, à *Dorante*.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
 Après son témoignage en voudrez-vous quelque autre ?

LUCRÈCE

Après son témoignage il faudra consulter
 Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter. 1780

DORANTE, à *Lucrèce*.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.
 (A *Clarice*.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ;
 Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien :
 Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;
 Mais entre vous et moi vous savez le mystère. 1785
 Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRÈCE,
 ISABELLE, SABINE, CLITON

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice, et parlant à elle.*

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, *sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle.*

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à *Clarice*.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée

GÉRONTE, à *Lucrèce*

Un mot de votre bouche achève l'hyménée. 1790

DORANTE, à *Lucrèce*.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE

Mon père a sur mes vœux une entière puissance,

LUCRÈCE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à *Lucrèce*.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

1795

ALCIPPE, à *Clarice*.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.*)

SABINE, à *Dorante*, comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

1800

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !

Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.

Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,

Par un si rare exemple apprenez à mentir.

1801. *S'embarrasse*. Cf. note du v. 466. — 1804. *Apprenez à mentir*, c'est-à-dire apprenez combien il est difficile de bien mentir, et, par conséquent, dites toujours la vérité.

LES CLASSIQUES POUR TOUS

LITTÉRATURE FRANÇAISE (suite)

Lamennais : Extraits.

La Rochefoucauld : Maximes.

Le Sage : Gil Blas (2 vol.) ; Turcaret.

Maintenon (M^{me} de) : Lettres et entretiens.

Maistre (J. de) : Les Soirées de Saint-Petersbourg.

Maistre (X. de) : La jeune Sibérienne — Le Lépreux de la Cité d'Aoste (1 vol.) ; Voyage autour de ma chambre.

Malebranche : De la recherche de la Vérité.

Malherbe : Poésies choisies.

Marivaux : Les fausses confidences ; Le Jeu de l'amour et du hasard — L'Épreuve (1 vol.) ; La Nouvelle Colonie — L'Île des Esclaves (1 vol.).

Marot : Poésies choisies.

Mérimée : Nouvelles ; Colomba (volume double) ; Lettres d'Espagne — Carmen (Extraits) (1 vol.) ; L'Inspecteur Gogol).

Michélet : Jeanne d'Arc.

Mirabeau : Discours.

Molière : L'Avare ; Le Bourgeois gentil-homme ; Les Femmes savantes ; Les Fourberies de Scapin — La Comtesse d'Escarbagnas (1 vol.) ; Le Malade imaginaire ; Le Misanthrope ; Les Précieuses ridicules ; Tartuffe.

Montaigne : Extraits pédagogiques.

Montalembert : Extraits.

Montesquieu : Lettres persanes ; L'Esprit des Lois ; Grandeur et Décadence des Romains.

Montluc : Mémoires (2 vol.).

Musset : Un Caprice — Fantasio (1 vol.) ; Il ne faut jurer de rien ; Mélanges de Littérature ; Poésies choisies.

Napoléon I^{er} : Lettres — Bulletins — Proclamations (1 vol.) ; Mémoires de Sainte-Hélène ; Récits militaires.

Nodier (Ch.) : Contes et nouvelles.

Orateurs politiques de 1815 à 1848.

Orléans (Ch. d') et Villon : Poésies.

Pascal : Opuscules philosophiques ; Provinciales ; Pensées.

Rabelais : Pages pédagogiques.

Racine : Andromaque ; Athalie ; Bérénice ; Britannicus ; Esther ; Iphigénie ; Mithridate ; Phèdre ; Les Plaideurs ; Racine et Port-Royal

Regnard : Le Joueur ; Le Légataire universel.

Retz (Cardinal de) : Mémoires.

Rivarol : Discours sur l'Universalité de la langue française.

Roland (M^{me}) : Mémoires (extraits).

Roman du Renard (Le).

Ronsard : Poésies choisies.

Rotrou : Venceslas.

Rousseau : Le Contrat Social ; Lettre à d'Alembert ; Émile (Livre II) ; Discours sur les sciences et les arts ; Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes ; Réveries du promeneur solitaire.

Saint-Simon : Mémoires (2 vol.).

Sainte-Beuve : Portraits de femmes (2 vol.) ; Port-Royal (2 vol.).

Saintine : Picciola.

Salons au dix-huitième siècle (Les).

Scarron : Le Roman comique.

Scribe : Bertrand et Raton ; Le Verre d'eau.

Sedaine : Le Philosophe sans le savoir ;

La Gageure imprévue ; Richard Cœur de Lion.

Sévigné (M^{me} de) : Lettres choisies.

Staël (M^{me} de) : De l'Allemagne.

Stendhal : La Chartreuse de Parme ; Racine et Shakspeare.

Thierry (Augustin) : Récits des Temps mérovingiens (2 vol.).

Topffer : La Bibliothèque de mon oncle.

Urte (Honoré d') : L'Astrée (2 vol.).

Vauvenargues : Œuvres choisies.

Veillot (Louis) : Na conversion.

Vigny (A. de) : Cinq-Mars ; Chatterton, La Maréchale d'Ancre ; Poésies choisies ; Servitude et Grandeur militaires (3 vol.) ; Stello.

Vincent de Paul (saint) : Lettres choisies.

Voltaire : Charles XII (2 vol.) ; Jeannot et Collin — Extraits des Contes (1 vol.) ; Zaïre ; Mérope ; Lettres choisies (2 vol.) ; Siècle de Louis XIV (2 vol.).

CH.-M. DES GRANGES

Professeur de Première au Lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
des origines à 1920.

I. 28° ÉDITION in-16. 250^e mille.

1.054 pages, 54 gravures, broché, 25 » ; cartonné.

**II. — 13° ÉDITION ILLUSTRÉE G^d in-8 (15 × 21)
100^e mille.**

xvi 976 pages, 479 gravures, broché, couverture de luxe.

Relié toile, tranches rouges.

Reliure de luxe, façon maroquin, tête dorée.

 **Bien spécifier "Édition in-16" ou "Édition grand in-8".**

**III. — TRADUCTION ANGLAISE ILLUSTRÉE, par
L. MORGAN-SILL.**

Grand in-8 (15 × 21) de viii-956 pages. Broché.

Toile, 40 » ; Luxe.

**Précis de Littérature française. 7^e édition. Un v.
in-16 écu, de 414 pages, cartonné.**

Ce *Précis de Littérature française* est destiné aux Élèves des de Grammaire des Lycées et Collèges, et à tous ceux de l'enseignement secondaire ou primaire qui veulent s'initier rapidement à la connaissance de nos grands écrivains. Il forme une sorte d'introduction à l'*Histoire de la Littérature*, qui dans ses deux éditions in-16 et in-8 convient plutôt aux classes supérieures et à la préparation immédiate des examens.

 **KS-128-700**

